

Cinéma roumain Après la révolution...

Zoé Protat

Volume 26, numéro 3, été 2008

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/33457ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Protat, Z. (2008). Cinéma roumain : après la révolution.... *Ciné-Bulles*, 26(3), 44-49.

Après la révolution...

ZOÉ PROTAT

Depuis la chute du mur de Berlin en 1989 et l'éclatement définitif de l'URSS trois ans plus tard, les nombreux pays qui formaient le « bloc de l'Est » s'imposent graduellement sur la scène européenne. Si certains tirent leur épingle du jeu sur le plan économique ou touristique, d'autres s'affichent davantage à travers l'art et la culture. C'est le cas notamment de la Roumanie, qui propose depuis quelques années un cinéma d'une force et d'une vitalité peu communes. Cette mouvance surprenante a l'effet d'une météorite : quasiment absents du paysage cinématographique international il y a à peine quelques années, les cinéastes roumains accumulent depuis trois ans les honneurs des plus grands festivals du monde. Si certains hésitent encore à parler de « nouvelle vague », le phénomène existe indéniablement : la Roumanie se pose désormais comme l'un des acteurs les plus passionnants du cinéma européen actuel, et cela, moins de 20 ans après la révolution qui la fit entrer dans la démocratie.

Pour mieux comprendre les différentes mutations qu'a connues le cinéma roumain, il faut d'abord se pencher sur la longue marche de l'Histoire. Après le désastre de la Seconde Guerre mondiale, l'industrie cinématographique nationale balbutiante se voit rapidement imposer les dogmes du réalisme socialiste. Élaborée par Staline lui-même et son ministre Andreï Jdanov, cette doctrine « artistique » extrêmement codifiée atteint son apogée dans les années 1950. Elle préconise une exaltation des vertus du régime à travers les œuvres d'art : le stalinisme étant une culture de masse, le but visé était d'instruire le peuple en lui proposant des œuvres glorifiant la vie quotidienne ainsi que les valeurs simples du travail, le tout en opposition à l'art occidental jugé individualiste, bourgeois et décadent. Dans cette entreprise, l'importance capitale du cinéma fut sans cesse réitérée. Sous étroit contrôle idéologique, l'industrie du film a ainsi pour but affirmé d'éduquer le

Pour mieux comprendre les différentes mutations qu'a connues le cinéma roumain, il faut d'abord se pencher sur la longue marche de l'Histoire. Après le désastre de la Seconde Guerre mondiale, l'industrie cinématographique nationale balbutiante se voit rapidement imposer les dogmes du réalisme socialiste.

peuple. Au-delà des frontières de l'URSS, l'application de cette doctrine s'étend, bien entendu, à tous les pays satellites et les films s'attachent à décrire et à accompagner toutes les étapes du communisme : industrialisation, effort de guerre, puis culte de la personnalité. Le documentaire et la fiction d'actualité didactique sont favorisés au détriment des autres formes d'expression et l'élaboration d'un projet est contrôlée à toutes les étapes. Les conséquences de cette politique sur la production cinématographique des pays de l'Est sont drastiques : les exigences de plus en plus précises de la censure réduisant considérablement le nombre de projets autorisés, l'imposition du réalisme socialiste entraîne un appauvrissement généralisé du cinéma.

Durant les décennies suivantes et jusqu'en 1989, les multiples règles de censure régissant le cinéma en Europe de l'Est seront assouplies ou renforcées selon le pays, les événements historiques, le dirigeant en place ou tout simplement l'humeur du moment. Malgré ce climat peu favorable, plusieurs cinématographies nationales de grande qualité réussirent à éclore et furent reconnues à travers le monde. C'est notamment le cas de la Tchécoslovaquie, dont l'émergence de célèbres réalisateurs (Milos Forman, Jirí Menzel) fut tragiquement écrasée lors du printemps de Prague en 1968, ou de la Pologne qui, à travers les films d'Andrzej Wajda ou de Krzysztof Kieslowski, proposa son lot de chefs-d'œuvre.

Face à la grandeur de ces œuvres, la Roumanie fait souvent figure de parent pauvre. La fin du réalisme socialiste n'empêcha pas la production cinématographique des années 1960 et 1970 de rester méconnue du grand public. Des noms comme ceux de Dan Pita, Mircea Veroiu, Alexandru Tatouset ou Mircea Daneliuc, pourtant reconnus et périodiquement redécouverts en Roumanie, demeurent obscurs aux spectateurs étrangers. Parmi les réalisateurs d'avant la révolution, le nom le plus célèbre, sur-



Comment j'ai fêté la fin du monde de Catalin Mitulescu

tout auprès du public européen, est sans conteste celui de Lucian Pintilie. Né en 1933, ce réalisateur connut une carrière en dents de scie : si son premier long métrage, **La Reconstitution**, date de 1969, il dut attendre 1981 pour pouvoir lui donner suite. Le rayonnement international de ces films fut cependant important, particulièrement en ce qui concerne **Le Chêne**, réalisé en 1992, après la libération du pays. Ce film évoque la Roumanie de Nicolae Ceausescu à travers l'histoire de la fille d'un colonel de la Securitate, la police politique mise en place par le dictateur, qui refuse de devenir informatrice à son tour. Cette œuvre, l'une des toutes premières à avoir été distribuées à grande échelle à l'étranger, demeure un jalon important. Car les années 1980 ont été catastrophiques pour la situation générale d'un cinéma roumain qui s'est détérioré encore davantage alors que le pays, vivant en presque totale autarcie par rapport au reste de l'Europe, affrontait une situation économique de plus en plus difficile. Les cinéastes ne purent finalement s'exprimer librement qu'après la chute de Ceausescu, figure aussi charismatique que terrifiante qui gouverna le pays de 1967 à 1989.

Si la fin de l'oppression par l'État fut ressentie de manière proprement extatique par la population et les artistes, plus de 30 années de dictature laissèrent néanmoins la Roumanie totalement exsangue. Après avoir été épuisés par une censure aussi arbitraire qu'absurde, les créateurs se butaient désor-

Après avoir été épuisés par une censure aussi arbitraire qu'absurde, les créateurs se butaient désormais à des moyens très limités, à l'inflation et au manque d'investissements.

mais à des moyens très limités, à l'inflation et au manque d'investissements. Les multiples effets d'une grave crise économique muselèrent ainsi de nouveau l'immense soif de liberté des cinéastes. La production cinématographique atteignit son point mort en 2000, année où aucun film ne fut réalisé au pays... La lente transition de la Roumanie vers une économie de marché rendant de plus en plus difficile l'aboutissement financier d'un film, plusieurs réalisateurs se tournèrent alors vers le système des coproductions et la fabuleuse vitrine proposée par les festivals étrangers. C'est l'approche préconisée par la plupart des cinéastes contemporains qui n'ont de cesse de vouloir édifier un cinéma s'étendant, hors des frontières nationales, à la nouvelle Europe élargie et même au monde entier.

Dans cet esprit, l'un des premiers cinéastes à avoir émergé de la Roumanie libre est sans doute Radu Mihaileanu. Ce jeune réalisateur, retenant tout d'abord l'attention avec **Trahir** (1993) et **Train de vie** (1998), explosa véritablement quelques années plus tard avec l'immense succès de **Va, vis et deviens** (2005). Ce film, une coproduction avec la France, remporta de nombreux prix internationaux et fit voyager son auteur durant une année entière (On peut lire une entrevue avec le réalisateur dans le numéro 1 du volume 24 – Hiver 2006 de *CinéBulles* à l'occasion de la sortie du film au Québec). Aujourd'hui, la carrière de Radu Mihaileanu semble bien implantée en Europe de l'Ouest. Proposant



4 mois, 3 semaines et 2 jours de Cristian Mungiu

des démarches sensiblement différentes, d'autres réalisateurs ont choisi de demeurer au pays et de traiter majoritairement de questions roumaines. De plus, l'exploration de problématiques et de thématiques nationales ne les empêche pas de dépasser le cadre d'une distribution nationale pour atteindre un plus vaste public. À ce titre, l'impact du Festival de Cannes a été considérable dans le rayonnement du cinéma roumain des dernières années. Le plus grand et le plus médiatisé des événements cinématographiques mondiaux s'impose en effet comme l'ambassadeur principal de l'émergence roumaine. Autant dans la sélection officielle que dans les sections parallèles, les Roumains ont collectionné les prix ces dernières années : une réelle nouveauté, le pays n'était pas apparu au palmarès depuis le Prix de la mise en scène remis à **La Forêt des pendus** de Liviu Ciulei en 1965. Les cinéastes consacrés récemment par Cannes se nomment Cristi Puiu qui a reçu le Prix Un certain regard en 2005 pour **La Mort de Dante Lazarescu**; Catalin Mitulescu, Prix Un certain regard 2006 pour **Comment j'ai fêté la fin du monde**; Corneliu Porumboiu, Caméra d'or la même année avec **12 : 08 à l'est de Bucarest**; Cristian Nemescu, Prix Un certain regard 2007 pour **California Dreamin'**; et Cristian Mungiu, lauréat de la récompense suprême du Festival, toujours en 2007, la Palme d'or remise à **4 mois, 3 semaines et 2 jours**.

Ces réalisateurs forment la nouvelle génération de cinéastes roumains. Nés entre 1967 et 1979, ils étaient adolescents ou jeunes adultes lorsque le totalitarisme communiste orchestré par Ceausescu prit fin. La chute du tyran, exécuté le 25 décembre

À ce titre, l'impact du Festival de Cannes a été considérable dans le rayonnement du cinéma roumain des dernières années. Le plus grand et le plus médiatisé des événements cinématographiques mondiaux s'impose en effet comme l'ambassadeur principal de l'émergence roumaine.

1989 après un procès bâclé, a profondément marqué leur imaginaire. Près de 20 ans plus tard, le fantôme d'un dictateur cruel et d'une révolution aussi médiatisée que controversée plane encore fortement sur le cinéma roumain : la presse européenne a ainsi vite fait de qualifier la génération actuelle des cinéastes de « post-décembristes ».

Après la révolution, la liberté d'expression est enfin possible... Cependant, la situation des cinéastes roumains est loin d'être idéale. Au sein d'une nation qui renaît tranquillement de ses cendres, le financement du cinéma pose souvent problème. Dix à quinze longs métrages sont actuellement produits chaque année en Roumanie. L'État propose bien un système de subventions à travers le Centre national du cinéma, mais cette institution vieillissante ne dispose que de peu de fonds. De plus, elle ne favorise pas beaucoup la jeune génération : la plupart des subventions sont octroyées à des réalisateurs confirmés, voire à des anciens « dinosaures » de la période communiste. Cristi Puiu, le réalisateur de **La Mort de Dante Lazarescu** et l'un des meneurs de la nouvelle génération de cinéastes, commente : « Nous vivons une transition interminable. On dépense l'argent du contribuable pour financer des films qui n'ont aucun intérêt dans l'Europe que nous avons intégrée¹. » Cette idée de l'Europe est capitale pour bien comprendre l'état d'esprit des cinéastes roumains actuels. Durant près de 50 ans, les pays de l'Est furent en effet politiquement exclus du reste du continent et l'Ouest représentait pour plusieurs un rêve inaccessible. Aujourd'hui, l'importance à la fois symbolique et concrète de la Communauté européenne, que la Roumanie a officiellement intégrée le 1^{er} janvier 2007, revient constamment dans les propos des réalisateurs qui se tournent massivement vers les fonds offerts par les pays voisins. Outre les coproductions, des avenues totalement inédites font également leur apparition : les cinéastes mettent au point des campagnes de financement, font appel à des commanditaires privés et tentent même l'autoproduction à l'artisanale. Le cas de **12 : 08 à l'est de Bucarest** de Corneliu Porumboiu est à ce titre particulièrement significatif : le tournage du film a été financé

1. Propos rapportés par Béatrice Toulon dans le numéro d'août 2007 de *Studio Magazine* : TOULON, Béatrice. « Dossier le cinéma roumain » sur le site de *Studio Magazine* [www.studiomagazine.fr/culture/dossier_zoom.asp?id=182468].

autant par la famille du réalisateur que par le soutien d'une compagnie de pâtes alimentaires!

Le système de financement des films n'est pas la seule variable qui évolue très rapidement au sein de l'industrie cinématographique roumaine. Un changement important apparaît également dans la formation des réalisateurs et des techniciens. Durant les longues années du communisme, ceux-ci étaient traditionnellement formés à l'École nationale de théâtre et de cinéma (Universitatea Nationala de Arta Teatrala si Cinematografica). Même si les jeunes réalisateurs en sont généralement toujours diplômés, cette école se retrouve aujourd'hui victime de l'histoire et perd graduellement de son lustre. Parallèlement à cette perte de vitesse d'un ancien système écrasé par la bureaucratie, la Roumanie accueille de plus en plus de tournages étrangers. Les équipes européennes ou américaines étant particulièrement attirées par le faible coût de production d'un film en Roumanie, un dispositif de formation parallèle se met en place : les futurs réalisateurs font désormais leurs classes sur les plateaux des différentes productions étrangères tournées régulièrement à Bucarest.

Finalement, les festivals sont probablement l'élément clé pour bien saisir la mouvance actuelle du cinéma roumain. Une manifestation de l'envergure de Cannes constitue évidemment une grande vitrine publicitaire qui entraîne de surcroît des retombées financières considérables. Cependant, les remarquables succès cannois des films de Mungiu ou de Porumboiu sont bien loin de garantir un triomphe local à leurs créateurs. La crise économique persistante a eu un effet durable autant sur la production que sur la distribution : depuis la chute du communisme, les salles de cinéma de Roumanie ont fermé les unes après les autres, passant de 450 à 108 en 2006². Les cinéastes roumains manquant de visibilité dans leur propre pays, leur avenir semble pour le moment lié à une certaine reconnaissance internationale.

Pour la première fois dans l'histoire du cinéma roumain, une « nouvelle vague » se forme ainsi en marge des circuits officiels. Les films de Puiu, Porumboiu, Mitulescu, Mungiu et Nemescu ont été produits dans un très court laps de temps et les réalisateurs se connaissent et se fréquentent tous. Leurs



12 : 08 à l'est de Bucarest de Corneliu Porumboiu

Le système de financement des films n'est pas la seule variable qui évolue très rapidement au sein de l'industrie cinématographique roumaine. Un changement important apparaît également dans la formation des réalisateurs et des techniciens.

œuvres incarnent autant les constances que les différents visages d'une Roumanie contemporaine. Malgré leurs formes et leurs thématiques variées, ils partagent plusieurs préoccupations sociales et historiques. Leur propos, toujours politique, semble résolument tourné vers certaines perspectives de l'histoire récente ou de l'actualité. Les « post-décembristes » ont ainsi en commun un cinéma engagé, humain, aussi tragique que profondément burlesque ou absurde, qui interroge autant le passé que le présent. Pour reprendre les mots de Corneliu Porumboiu, « Faute de laisser agir les gens, le régime de Ceausescu a cultivé l'esprit de dérision et la créativité. Quand on ne peut pas empêcher les choses, on raconte des histoires dessus »³.

Les films de la nouvelle « école » roumaine se trouvent pour la plupart intimement liés à l'histoire. Il y a tout d'abord le cas douloureux d'une histoire passée, évoquée dans **Comment j'ai fêté la fin du monde et 4 mois, 3 semaines et 2 jours**. Quoique la période décrite soit très récente (il s'agit dans les deux cas de la fin des années 1980), la révolution a provoqué une telle rupture dans le temps que ces films demeurent des œuvres « historiques » documentant une époque aujourd'hui révolue. Les films de Mitulescu et de Mungiu abordent ainsi une Roumanie qui n'existe plus, celle de Ceausescu, de la dictature, de la censure, des privations et de l'absurdité d'un régime hors du monde et du temps. Tout en avançant toutes deux des visions caractérisées par un certain recul et un esprit critique, les approches préconisées par ces deux réalisateurs sont toutefois fort différentes.

2. « Fiche de la Roumanie » sur le site d'Europa cinemas [www.europa-cinemas.org/fr/pays/Fiches/RO.php].

3. *Studio Magazine*. Op. cit.

L'action de **4 mois, 3 semaines et 2 jours** se situe en 1987, deux ans avant la chute du régime, mais le système politique en place ou son dirigeant ne sont jamais explicitement nommés. C'est plutôt par certains détails narratifs que le spectateur apprend les tenants et aboutissants de la réalité roumaine de cette époque : l'omniprésence du marché noir, la vérification constante des cartes d'identité, le manque total d'intimité, la désuétude des infrastructures et des institutions et, bien évidemment, la question centrale de l'avortement clandestin. Pour figurer ce passé écrasant, Cristian Mungiu utilise un langage cinématographique d'une extrême sobriété que plusieurs critiques ont comparé à celui des frères Dardenne. La récurrence formelle du plan-séquence « naturaliste », traité par une mise en scène très rigide, incarne ainsi visuellement l'immobilisme d'un univers politique figé. Dans **4 mois, 3 semaines et 2 jours**, les séquences et les plans sont très longs et parsemés de silences ou, au contraire, saturés de dialogues dont la source n'est pas toujours identifiée à l'écran : une telle approche formelle appuie la narration elliptique et échafaude une tension parfois insoutenable. S'abstenant de tout jugement moral, le film de Mungiu n'en dénonce pas moins fortement l'absence de libertés individuelles qui entraîne des situations psychologiquement et matériellement indéfendables.

La démarche de **Comment j'ai fêté la fin du monde** est tout autre. L'œuvre de Catalin Mitulescu est de facture plus poétique et envisage le contexte particulier de la chute du régime selon une perspective intimiste, familiale et touchante. Le film expose les conséquences du communisme de façon sensible en se plaçant du côté des enfants et des adolescents. La trame narrative met particulièrement en lumière l'aspect absurde du régime : le bris accidentel d'un buste de Ceausescu entraîne le renvoi du collègue d'une jeune fille; son petit frère projette alors d'assassiner le dictateur au cours d'une cérémonie publique. Marginalisés, deux adolescents aux rêves fous s'encouragent à rester couchés pendant des heures dans une baignoire remplie de glace afin de pouvoir traverser le Danube en cachette et ainsi s'échapper de leur réalité étouffante... Cette approche confère au film de Mitulescu une grande tendresse, soutenue par un humour à la roumaine, caustique, absurde et salvateur. Malgré son apparente légèreté, **Comment j'ai fêté la fin du monde** traite également d'histoire. L'action du film se situe

Pour figurer ce passé écrasant, Cristian Mungiu utilise un langage cinématographique d'une extrême sobriété que plusieurs critiques ont comparé à celui des frères Dardenne. La récurrence formelle du plan-séquence « naturaliste », traité par une mise en scène très rigide, incarne ainsi visuellement l'immobilisme d'un univers politique figé.

pendant les jours de la révolution; cependant, aucune reconstitution des événements n'est présentée. On se retrouve plutôt dans une petite ville de province où les habitants perçoivent les faits à travers leur couverture médiatique. La présence constante de la télévision permet ainsi l'incrustation, au sein de la fiction, d'images d'archives d'événements de décembre 1989 dont ce fameux moment où la dictature a définitivement basculé : Ceausescu se présente au balcon présidentiel afin de faire un discours devant le peuple, son intervention tourne à l'émeute et le Conducator s'enfuit quelques minutes plus tard en hélicoptère.

Les trois autres films de la « nouvelle vague » roumaine ne sont pas, quant à eux, des œuvres d'époque. Leur action se déroule au présent, ce qui ne les empêche pas de se souvenir du poids du passé ou de questionner l'histoire, le social ou l'actualité du pays. À ce titre, **12 : 08 à l'est de Bucarest** de Corneliu Porumboiu est un exemple parfait de réflexion historique polysémique. Le film, à travers une galerie de personnages burlesques, pose la question de la création et de la perception d'un événement historique : en 1989, la révolution a-t-elle bien eu lieu simultanément dans la petite ville de Vaslui, à des kilomètres de Bucarest? Cette interrogation est posée par l'organisation d'un débat télévisé particulièrement rustique où la tribune téléphonique ne cesse de contredire des invités peu crédibles. Tirant ingénieusement parti de moyens très limités, le film de Porumboiu, avec beaucoup d'humour, souhaite démontrer le réflexe d'appropriation de tout un chacun face à une manifestation jugée « historique ». Il pose également la question capitale de l'héritage de l'histoire plus de 15 ans après des faits particulièrement stupéfiants.

Après les vestiges du passé, la Roumanie du présent se retrouve au cœur de **La Mort de Dante Lazarescu** de Cristi Puiu et de **California Dreamin'** de Cristian Nemescu. Ces deux films offrent un mélange particulièrement hétérogène de drame, d'humour noir et d'émotions confuses : un cocktail détonnant, à l'image de la réalité actuelle du pays. En relatant la pathétique odyssée d'un pauvre mourant à travers un réseau d'hôpitaux désuets, le film de Puiu dresse un constat cruel, mais non exempt d'humour, qui n'a pas trouvé que des défenseurs en Roumanie. **California Dreamin'** connut également un destin trouble : Cristian Nemescu, âgé d'à peine

28 ans, mourut dans un accident de voiture avant de pouvoir compléter le montage final de son film. Celui-ci remporta cependant un succès considérable à Cannes dans une version d'un peu plus de deux heures et demie. L'œuvre est une fresque foisonnante qui tire son point de départ d'une situation ironique : durant la guerre du Kosovo, un contingent américain de l'OTAN se retrouve bloqué dans un petit village roumain. Le chef de gare refuse de leur donner l'autorisation de partir, le maire entrevoit immédiatement des possibilités d'alliances commerciales et des filles de l'endroit s'attaquent à la séduction des jeunes *Marines*. S'emboîtant les unes dans les autres comme des poupées russes, les différentes trames narratives du film mettent en lumière de nombreux éléments caractéristiques de la vie en Roumanie : le marché noir, la lourdeur de l'inévitable héritage bureaucratique communiste, la désertion des campagnes, l'exode des jeunes et leur fascination pour le monde extérieur en général et les États-Unis en particulier. Par la profusion de thèmes historiques, nationaux et internationaux, la pluralité des langues parlées à l'écran et l'examen des incontournables problèmes de communications entre les peuples, **California Dreamin'** semble véritablement le film qui positionne la Roumanie et son nouveau cinéma face au monde.

Malgré le succès critique international de toutes ces œuvres, la distribution en Amérique du Nord du cinéma roumain semble encore loin d'être évidente. Seuls deux des films ayant transité par Cannes ont finalement bénéficié d'une distribution régulière en salle au Québec : **12 : 08 à l'est de Bucarest** de Corneliu Porumboiu et **4 mois, 3 semaines et 2 jours** de Cristian Mungiu. Les autres sont demeurés confinés au circuit des festivals ou à une sortie DVD. Le Cinéma du Parc, à Montréal, fit cependant beaucoup pour la promotion du cinéma roumain récent en mettant sur pied, en collaboration avec l'association Rocade, un festival du film d'Europe de l'Est (Eurofest) en mai 2007, puis un festival du cinéma roumain en novembre dernier.

Le cinéma roumain élargit ainsi petit à petit ses espaces de visibilité : au Québec comme dans plusieurs pays d'Europe, divers événements sont organisés; les universitaires s'interrogent également, par le biais de cours et de séminaires, sur cette nouvelle cinématographie. Une chose demeure évidente :



La Mort de Dante Lazarescu de Cristi Puiu et California Dreamin' de Cristian Nemescu

l'émergence peut-être tardive, mais florissante de la plus jeune des cinématographies d'Europe de l'Est semble ne laisser personne indifférent. À travers une poignée de films en seulement quelques années, les réalisateurs roumains « post-décembristes » ont réussi à imposer leur sens aigu de la mise en scène et l'acuité ironique de leur regard. Ces cinéastes partagent une ambition et une pugnacité nécessaires dans le contexte souvent difficile de création de leurs films. Tous de la même génération, ils partagent également une même expérience historique, celle d'une dictature absurde suivie d'une libération aussi désirée que soudaine et chaotique : une expérience caractéristique qui, pour le moment, teinte encore la majorité de leurs œuvres. Reste à imaginer qu'une nouvelle trajectoire commune, caractérisée par l'ouverture des frontières et le rattachement à l'Europe, teintera également les projets futurs de ces « jeunes hommes en colère » aussi attachés à leur pays que désireux de créer un cinéma profondément humain, généreux et universel. ■